sûr contre les accidents de la fortune littéraire. Pour avoir attendu davantage, Henri d'Avranches a rencontré, du moins, des éditeurs mieux informés quant aux ressources des dépôts de manuscrits et mieux armés au point de vue critique contre les attributions erronées et les fautes de copistes. Mais son œuvre reste encore à l'état de *membra disiecta* : sur les 166 pièces qui lui sont attribuées, plus de la moitié demeurent inédites ; vingt-cinq environ sont dispersées dans diverses publications ; les Bollandistes doivent publier sous peu quatre pièces hagiographiques ; quant au présent recueil, il comprend plus de quarante poèmes, dont quelques-uns, il est vrai, ne sont représentés que par leur prologue. Ce qui est surtout discutable, c'est le principe même d'un choix qui écarte les poèmes d'une certaine étendue et ceux qui ne se rapportent pas à l'Angleterre. MM. Russell et Heironimus ont adopté là un point de vue d'historien, mais ils ont négligé celui de l'éditeur de textes littéraires. C'est en historiens aussi qu'ils se sont attachés à retracer les étapes de la carrière d'Henri d'Avranches, en insérant ses poèmes dans cet exposé chronologique, appuyé d'ailleurs sur une documentation abondante et mise en œuvre avec une méthode très prudente. Seulement, l'intérêt proprement littéraire des poèmes se trouve sacrifié : de la langue, du style, de la versification, des sources de notre auteur, il n'est pour ainsi dire pas question. On s'en étonne d'autant plus que MM. Russell et Heironimus ont édité, ailleurs, hélas ! — qui dira les entraves apportées aux progrès d'une discipline encore jeune par l'excessive dispersion des travaux? — le *Donatus versificatus* et, en partie, la *Grammatica metrica* de maître Henri ! Nous espérons que, s'ils poursuivent l'édition de ses œuvres, ils lui adjoindront une étude de la grammaire, de la langue et du style du poète. Pour ce qui est des sources, je note, dans la première partie du n° 27 : *Versus de sancto Thoma archiepiscopo* (et les autres œuvres hagiographiques comportent des développements analogues ; cf. p. 34), des similitudes d'expression avec le *De tonsura et vestimentis et vita clericorum* (éd. in *Musée belge*, 1930, p. 146 et suiv.) ; le poème de Gobert de Laon aurait-il fourni à notre hagiographe des lieux communs sur les vertus cléricales?

M. Hélin.

Éditions diverses.

— *Catulli Carmina*. Poesie di Catullo, testo e versione metrica a cura di G. Bonazzi : Roma, Signorelli, 1936, 273 pages, 15 lires.

Il n'y a que peu de chose à dire ici de cette édition, qui, même pour les Italiens, venant après celle de M. Lenchantin de Gubernatis, n'offre guère que l'intérêt de présenter une traduction en vers (soumise, cela

va sans dire quand il s'agit de Catulle, aux exigences de la pudeur moderne). Le commentaire est à peu près limité aux passages qui présentent des difficultés de lecture, et le texte établi soit d'après la vraisemblance des altérations paléographiques, soit d'après les suggestions du sens, de la logique, de la grammaire ou du style, dans la mesure où elles permettent de faire un choix entre les conjectures proposées.

J. Marouzeau.

Vergili Maronis Aeneidos liber quartus, ed. by A. Stanley Pease : Cambridge Mass., Harvard University Press, & London, Milford, 1935. IX & 568 pages, 6 doll.

Combien compte-t-on, rien que pour ces deux ou trois dernières années, d'éditions spéciales du quatrième Chant de l'*Énéide*? Buscaroli, Pasoli, Olivieri, Rapisarda, Butler, Guillemin... Et en voici une de plus, et qui les dépasse toutes en étendue, car c'est une édition du type encyclopédique.

M. Stanley Pease nous avait déjà donné une édition de ce genre pour le *De diuinatione* de Cicéron : monument d'érudition qui, plutôt qu'un commentaire, nous offrait une véritable collection de monographies à propos du texte. Valable pour un ouvrage qui, comme le traité de Cicéron, forme un tout à peu près autonome, cette conception présente quelques inconvénients pour un texte qui n'est que partie d'un ensemble, et il va de soi que M. Pease a été amené à nous présenter, à propos du quatrième Chant, un commentaire presque total de Virgile.

Ce commentaire est une synthèse de tout ce qui a été accumulé d'essentiel par la critique et l'interprétation virgilienne : établissement du texte, questions littéraires, procédés poétiques, sources et influences, histoire, archéologie, religion... Certaines notes ont un tel développement qu'elles ne laissent même pas place dans la page à une ligne de texte ; je relève, p. 184-186, un véritable traité, avec innombrables références, sur l'emploi de la pourpre ; p. 153-154, une collection incroyablement riche de passages où le rythme est expressif de l'idée ; p. 483-485, une étude sur la conception du soleil-témoin ; p. 426-429, un article encyclopédique sur l'hippomanes, etc., etc. Ce n'est pas assez de recommander cet ouvrage à ceux qui cherchent une explication du livre de Didon ; il rendra des services éminents à quiconque travaille sur le texte de Virgile : l'Index est un véritable répertoire encyclopédique qui fournit sur tout sujet les renvois au texte et aux notes ; pour le seul Énée, je relève 129 renvois, pour Didon davantage encore !

Une des originalités de cette édition est de présenter à la suite de l'apparat critique le matériel des citations de grammairiens, gloses et

scolies de basse époque, qui permettent de se représenter la survie du texte virgilien.

Enfin, l'Introduction, qui ne comprend pas moins de 80 pages, propose, à grand renfort de bibliographie, des solutions aux problèmes essentiels, historiques et mythographiques, que soulève le quatrième Chant.

On ne peut reprocher à une pareille édition que d'avoir coûté un effort démesuré et qui dépasse parfois son objet ; mais ceci est l'affaire de l'auteur ; pour les virgilianisants, elle constitue un secours dont ils ne pourront plus se passer.

J. Marouzeau.

The Letters of Pliny the Younger, edited by H. H. Tanzer : New-York, Stechert and C°, 1936, xxiv & 292 pages.

Mlle H. Tanzer, après avoir exploré, dans un ouvrage paru il y a quelques années, les habitations de Pline, en vient maintenant au propriétaire lui-même. Elle édite, à l'intention de ses élèves, les lettres de l'ami de Trajan, avec un choix et dans un ordre propres à mettre en évidence les *realia* : amitiés de Pline, honneurs, tribunaux, emploi du temps, études, costume, etc... Une seconde partie contient des développements sur ces *realia*, un court abrégé de Friedländer et d'ouvrages analogues. On peut se demander si ces éditions formées de plusieurs parties juxtaposées dans lesquelles les idées apparaissent sous plusieurs formes successives, faites de fins et de recommencements, représentent l'idéal de la disposition d'un ouvrage scolaire. On s'attristera aussi peut-être de voir un auteur si joliment précieux, qui a dépensé tant d'art à offrir au public le plus charmant de son esprit et y a réussi, réduit au rôle de dictionnaire des antiquités classiques. Ce travesti est-il vraiment le plus propre à le faire comprendre de la jeunesse dans les écoles américaines?

A. Guillemin.

The Germania of Tacitus, a critical edition by R. P. Robinson : Philological Monographs publ. by the American Philological Association, N° 5, Middleton, Connecticut, 388 pages.

La *Germanie* de Tacite nous présente le cas curieux d'un archétype qui n'est pas un mythe, qui a été à une date donnée entre les mains de gens que nous connaissons, et qui a disparu après avoir laissé une nombreuse descendance. La tâche était tentante de le restituer. Nombre de philologues s'y sont essayés, utilisant plus ou moins méthodiquement, plus ou moins complètement les ressources de la tradition manuscrite.

Ils ont été du reste en général plutôt gênés par l'abondance des matériaux, si bien que le dernier *stemma*, généralement adopté, celui de Schönemann, est établi sur un tiers seulement des manuscrits connus.

M. Robinson a été amené à s'occuper de cette famille de manuscrits par son édition du *De grammaticis et rhetoribus* de Suétone, dont le texte repose sur le même archétype. Il n'a pas consacré moins de vingt ans à examiner les nombreux problèmes que pose une généalogie de manuscrits étrangement enchevêtrée, et son édition de la *Germania* est le fruit de douze années de travail.

Pour quel bénéfice? se demandera-t-on. M. Robinson s'est posé la question tout le premier. Du texte de la Germanie nous avons de bonnes éditions : il n'y avait pas lieu d'espérer y apporter de sensibles améliorations. Mais, si le texte n'est guère amendé par ce nouvel effort, il est en tout cas plus sûrement établi.

Qui voudra se faire une idée des fondements sur lesquels le fait reposer M. Robinson sera certainement émerveillé — peut-être inquiété — par le *stemma* de la p. 388, où il verra se scinder, se multiplier, mais aussi se ressouder d'innombrables rameaux ; sa confusion augmentera quand il étudiera l'apparat critique, où les sigles représentent tantôt des manuscrits réels, tantôt des archétypes hypothétiques, tantôt des groupes partiels ou totaux, et je le défie bien de voir clair dans le tableau de la p. 270, où W représente un manuscrit, w une édition, X l'accord de Wmh, Y l'accord de tout le reste, w l'accord de tous les manuscrits moins ceux qui sont nommément désignés, où X, Y, α, ξ, γ, β, λ, τ, φ, π, ψ désignent des groupes de 2, 3, 6, 9 manuscrits...

Aussi cette édition n'est-elle pas destinée à la consultation. Elle représente la figuration concrète du travail critique auquel s'est livré l'auteur. Et, pour l'apprécier, il faut suivre le détail de son enquête extraordinairement scrupuleuse, ingénieuse, convaincante.

Le service qu'il a rendu à la critique de Tacite, c'est d'abord d'avoir poussé aussi loin que possible la restitution de l'archétype de Hersfeld, puis d'avoir procuré une collation rigoureuse de tous les manuscrits existants, d'avoir rétabli dans sa valeur le manuscrit jusqu'ici négligé *Vindobonensis* 711, d'avoir, en revanche, remis à sa place le *Aesinas* E, que le dernier reviseur Schönemann voulait considérer comme le représentant d'une descendance Z, parallèle à X et Y.

Au point de vue pratique, on discutera peut-être certaines des restitutions de M. Robinson ; mais on reconnaîtra qu'il a plus d'une fois rétabli avec raison des leçons qui avaient été bannies faute d'une juste appréciation de la parenté entre les sources, qu'ailleurs il a apporté les éléments d'un choix judicieux entre les variantes. Enfin et surtout peut-être, il a donné l'exemple d'une application méthodique des principes

les plus sains de la critique des textes, leçon qui ne doit pas être perdue dans un temps où les éditeurs recommencent à croire que la critique est un art qui s'improvise.

J. MAROUZEAU.

The Invective in Rufinum of Claudius Claudianus, ed. with Introd. and textual commentary by HARRY L. LEVY : Thèse de Columbia University, Geneva (N. Y.), Humphrey Press, 1935, 103 pages, 1,75 doll.

Cette édition du *In Rufinum* vient s'ajouter à celle du *In Eutropium* que nous a donnée en 1933 M. P. Fargues. Elle est uniquement critique, avec un apparat abondamment commenté, mais réduit à noter les divergences entre les divers éditeurs et fondé uniquement sur les ressources que fournit l'édition Birt. Pas de manuscrits nouveaux, pas de collations nouvelles. C'est dire que le profit de l'édition est assez maigre.

On y voudrait un commentaire, que souvent, du reste, M. Levy a dû amorcer pour fournir matière à ses notes critiques. Claudien est un auteur difficile, et nombre de ses vers appellent des éclaircissements. D'autre part, il est un auteur « doctus », qui utilise abondamment les classiques : Virgile, Horace, Ovide, Lucain, Juvénal, Stace..., et qui nous suggère sans cesse des réminiscences : l'indication des passages imités ou parallèles eût été bien instructive.

Enfin, le principe même du commentaire critique de M. Levy est un peu inquiétant : il reconnaît qu'il fonde le choix des lectures adoptées sur la vraisemblance psychologique et littéraire, sur ce qu'on sait de la manière, de la pensée et du style de Claudien plus que sur les données paléographiques (p. 50). M. Fargues aussi, pour le *In Eutropium*, avait pris pour règle la vraisemblance telle qu'elle résulte du contexte et des habitudes du style de Claudien (p. 30 de son Introduction). Principe dangereux, qui conduit, d'une part, à l'élimination de la « lectio difficilior » et, d'autre part, aux abus du cercle vicieux.

Dans le détail, il faut reconnaître que les propositions de M. Levy ne manquent pas d'ingéniosité, soit qu'il choisisse entre des variantes ou conjectures antérieures (I, 91 refluis), soit qu'il ose des conjectures nouvelles (II, 160 Pontum) ; le choix qu'il fait entre les variantes est appuyé sur une connaissance profonde de l'auteur et de ses modèles (II, 437 fraudes persoluit autorisé par Stat. *Theb.* fraudes luam)...

Quel est le bénéfice d'un travail comme celui-ci? Faible pour ce qui concerne le progrès de nos études, la connaissance de l'auteur, de son œuvre et de la tradition manuscrite. Très honorable en ce qui regarde l'activité d'un jeune philologue dont l'apport personnel à la constitution d'un texte difficile n'est pas négligeable et qui fera bien de mettre à pro-

fit l'expérience acquise pour des études ultérieures sur l'auteur qu'il a choisi.

J. MAROUZEAU.

Passio sanctarum Perpetuae et Felicitatis, vol. I : textum graecum et latinum ad fidem cod. ed. C. J. M. J. VAN BEEK. Accedunt Breuia SS. P. et F. : Nimègue, Dekker & van de Vegt, 1936, 159 pages, 9 reproductions phototypiques, 6 florins.

Amené par la lecture de Tertullien à prendre connaissance de cette *Passio* qui lui a été attribuée, M. van Beek a décidé d'en entreprendre l'édition critique qui nous manquait. Il a eu la bonne fortune de pouvoir mener à bien les recherches de von Gebhardt, interrompues par la mort, et a mis au jour plusieurs manuscrits nouveaux, dont il a tiré un apparat critique imposant. La valeur et l'utilité de cette réédition a été reconnue par les précédents éditeurs eux-mêmes, P. Franchi de' Cavalieri et W. H. Shewring : désormais, nous avons un texte sinon définitif, vu la nature particulière de la tradition, du moins assez bien établi pour servir de base à des études méthodiques.

Un problème curieux posé par ce texte est celui de la rédaction originale : nous possédons, en effet, un texte grec, que M. van Beek fait figurer en regard du latin, et il est piquant qu'aucun des philologues qui ont confronté les deux versions : Harris et Gifford, L. Duchesne, Krüger, Harnack, Robinson, Zahn, Lejay, Franchi de' Cavalieri, Salonius... n'a pu décider quel était le texte original ; M. van Beek nous annonce pour un second volume une solution originale : c'est le même auteur qui aurait écrit les deux textes. Attendons sa démonstration.

Une autre question est celle des rapports entre le texte dit *Passio* et le texte dit *Acta*, qui se suivent dans la présente édition. M. van Beek réserve aussi l'étude de cette question pour un second volume.

L'intérêt de ce premier volume n'est pas seulement dans la présentation du texte ; M. van Beek, soucieux des besoins maintes fois signalés par les latino-médiévistes, a composé un *Index uerborum* qui met à la disposition de l'historien de la langue un matériel nouveau. Exemple de bon travail et de bonne méthode.

J. MAROUZEAU.

Saxonis Gesta Danorum, tomus II ; *Indicem uerborum* conf. Fr. BLATT ; fasc. 1 : Copenhague, Levin & Munksgaard, 1936, 251 pages.

La publication de ce texte a été signalée dans un précédent fascicule de notre *Revue*. L'auteur de l'édition, M. F. Blatt, à qui nous devions déjà une belle édition avec commentaire des *Acta Andreae et Mathiae*,

s'est astreint à pourvoir ce texte d'un Index, dont il nous donne dans ce volume la première partie (*a-dissideo*). Or, on sait que le manque d'Index, déjà notable pour l'époque classique, se fait particulièrement sentir pour les textes de latin médiéval, et, en attendant que nous possédions le nouveau Du Cange, il faut saluer avec reconnaissance des relevés comme celui que nous offre ici M. Blatt.

D'autant plus que cet Index est composé sur le modèle du Thesaurus, avec dépouillements complets, citation du contexte et classification des formes ou emplois. Si bien qu'on y trouve non seulement le matériel lexicographique, mais les éléments d'une morphologie, d'une syntaxe (et même d'une stylistique, grâce à l'indication des synonymes, des contraires et des cas d'espèce).

Le profit est moindre peut-être pour cet auteur qu'il ne le serait pour tel autre, car Saxo, qui mérita la surnom de « Grammaticus », écrivait à une époque de goût et de culture classique, où l'on bannissait les vulgarismes pour se rattacher à la tradition de l'antiquité. Mais nous n'avons pas à préjuger de ce que peut donner la documentation présentée. L'essentiel est qu'elle offre à ceux qui voudront en tirer parti toutes les garanties d'exactitude et de méthode. C'est un bel exemple que donne là M. Blatt aux latino-médiévistes.

J. MAROUZEAU.

Sciences historiques.

Histoire générale, publiée sous la direction de G. GLOTZ. *Histoire ancienne*, 3e partie : *Histoire romaine*, t. II : *La République romaine de 133 à 44 av. J.-C.*, 1 : *Des Gracques à Sulla*, par G. BLOCH & J. CARCOPINO, 1935, p. 1-488, 45 francs ; 2 : *César*, par J. CARCOPINO, p. 449-1059, 60 francs : Paris, Les Presses Universitaires, 1935-1936.

Les historiens ont eu loisir de présenter dans les Revues spéciales la critique de ces deux volumes considérables. Qu'il soit permis ici d'en signaler sommairement l'intérêt à des lecteurs non spécialisés.

Il faut savoir d'abord que le partage n'a pas été égal entre les auteurs : G. Bloch a été enlevé par la mort au moment où, des vingt chapitres qui constituent l'ensemble, seuls étaient rédigés I-II et IV-V ; prendre la suite ne pouvait se faire sans remanier et compléter même ce qui était déjà prêt, si bien que la personnalité de M. Carcopino domine l'ouvrage tout entier.

Un millier de pages sur la période cruciale de l'histoire romaine, d'un historien qui depuis de nombreuses années a suivi jour par jour la production scientifique, qui a refait pour son compte la critique des sources, qui sur tous les problèmes a pris position, sans dédain, mais sans condescendance pour les thèses adverses (la critique figure généralement,